

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 36

Artikel: Les Suisses ont-ils le sentiment de la nature ?
Autor: Wuarin, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209778>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Ne chât su pas venu po m'amusâ, mâ mé su èlliaffâ on dâi et la mère m'a einvouyi tē demandâ on bocon de racllira de mitra âi cañon qu'on dit que l'è tant digno po sè guéri.

La femalla sor et revint avoué on petit bocon de racllira dein dau papâ.

— L'è tot cein que la mère l'a trovâ, que dit, du que l'è li que fâ pè l'ottô.

— Grand maci, que repond Janeau, ein s'ein alleint avoué son remido.

... Le trâove la Julie Tacon âo pâilo assebin. Tot l'ètâi sein dessu dèso : lè lhi pas fê, lè z'è-couellette per dessu la trâblia, lè dzenelhie l'avant caillî pè l'allâie.

Quand Janeau lâi eu de cein que voliâve, ie fâ adan :

— De la racllira de mitra : l'ein é prau maître. Tsi no, on ne rëcoure jamé la mitra âi cañon.

Vo prometto que Janeau l'a pu s'ein reintornâ avoué on pucheint paquet.

... La Marie Bâozon travaillîve quand Janeau lâi è arrevâ : rapetaudzîve on gard'habit à son père. Tot l'ètâi, tsi leu, proupro quemet on ugnon. Lè casserôle l'êtant quemet dâi meriâo, lè cassette l'êtant rovilleinte qu'on sè vayâi de-dein et la Marie l'avâi lo vesâdzo tant reluiseint que, ma fâi, on l'arâi bin eimbrancha. Quand Janeau lâi dëmande sa racllira, ie lâi dit dinse tota motsetta :

— Mon podro Janeau, l'è bin dëlâo, mâ ma mitra l'è rëcoure vout quemet ti lè dzo et lâi a pas de racllira cein que farâi mau dein on get. L'è damâdzo.

... Et Janeau, lo nê, quand l'èut racontâ tot cein à sa mère, stasse lâi de dinse :

— La Luise Tortson l'a croñio tien ; laisse travaillî sa mère et peinsè rein qu'à s'amusâ. L'homme que la preindra sarâi vito râna. Laisse-la io l'è.

La Julie Tacon l'è onna coffâ ; sè z'einfant sarant adî merdâo et moquâo. La laicha vaut mî que la praissa.

Quant à la Marie Bâozon, l'è 'na femalla de sorta, proupra, que n'a pas pouâire de l'ovrâdzo. L'a sa retsessa dein sè dâi. L'è li que tē faut maryâ.

Quieinze dzor aprî, Janeau et la Marie l'êtant annonci. Janeau ne s'è jamé repeintu de l'avâi châtssa. Tot parâi ! La racllira de mitra âi cañon, cò l'arâi cru ?

MARC A LOUIS.

Quelques bizarreries du langage.

Les bizarreries de la langue française suggèrent parfois de singulières réflexions :

Pourquoi, lorsqu'on dit d'un homme : « Il est rond en affaires », est-ce comme si l'on disait de lui : « Il est carré en affaires » ?

Pourquoi dit-on de quelqu'un : « Feu un tel », alors qu'il est « éteint » ?

Pourquoi l'action de chercher à prendre du gibier s'appelle-t-elle « chasser » ?

Pourquoi dit-on indistinctement « embrasser » ou « épouser » une cause, tout le monde sait que si l'on embrasse généralement ce qu'on épouse, on n'épouse pas toutes les personnes qu'on embrasse.

Pourquoi, pour avoir de l'argent devant soi », faut-il commencer par le « mettre de côté » ?

Pourquoi un bruit transpire-t-il avant d'avoir couru ?

Pourquoi dit-on : « Qui voit ses veines, voit ses peines », alors que c'est lorsqu'on n'a pas de veine qu'on a des peines ?

Pourquoi dit-on indifféremment d'un mort qu'il « laisse » ou qu'il « emporte » des regrets, étant donné qu'il ne saurait les laisser s'il les emporte, et réciproquement ?

LA PAIX IMPOSSIBLE !

LORSQUE, sans le moindre enthousiasme, Victor fit son entrée dans le monde, il ne se donna pas même la peine de pousser le petit cri par lequel les nouveau-nés ont coutume de proclamer leur droit à une place au soleil. Docile, il prit son bain et se laissa emmailloter. Après quoi, blotti contre sa nounou, il s'endormit.

— Quel amour d'enfant ! s'écria la sage-femme. A-t-il l'air assez heureux, le chérubin !

Victor dormit toute la nuit, gaillardement, à poings fermés. Il fallut le secouer pour lui faire prendre la tétée. Il déjeuna, puis se rendormit. Sa petite frimousse exprimait une satisfaction telle que personne n'eût osé troubler un sommeil aussi magnifiquement paisible.

Les jours suivants n'apportèrent aucune modification quelconque à cet état de perpétuelle somnolence. Victor mangeait. Terminée la dînette, il poussait un léger soupir et se replongeait dans ses songes.

Victor traversa, sans faire entendre la moindre plainte, la crise toujours redoutable de la dentition. Quand l'afflux sanguin mettait en feu ses petites joues, il se bornait à jeter sur son entourage de longs regards étonnés. La douleur elle-même ne parvint jamais à le tirer de son indifférence.

Cependant Victor croissait en stature et en grâce. Il faisait tout ce que l'on voulait. A dix mois, il levait déjà ses petits bras en criant : « Bavo ! Bavo ! ». Il savait aussi « envoyer des baisers à la dame ». Chacun en raffolait. Il se laissait embrasser et caresser. Mais, dès qu'on ne s'occupait plus de lui, il s'endormait.

A douze ans, on le mit au collège. Désireux d'éviter des remontrances, il travailla résolument. Pourvu qu'on le laissât tranquille, il eût absorbé et digéré l'Encyclopédie tout entière. Le jour où il conquist son diplôme de bachelier, son père lui offrit une récompense. Victor demanda simplement qu'on lui permit d'aller se coucher de bonne heure.

En fait, Victor n'avait qu'une ambition : vivre tranquille. Il était si complètement étranger à tout, qu'il lui arrivait parfois de ne pas même se rappeler son nom, son âge, son domicile. Jamais il ne lui serait venu à l'idée d'ouvrir un journal. Que lui importait ce qui se passait dans le monde ! Un jour on lui annonça qu'une épouvantable collision s'était produite entre Mars, Saturne et Jupiter et que la Terre elle-même risquait fort de subir le contre-coup du cataclysme.

— Et après ? dit-il, en consultant sa montre et en réprimant avec peine un bâillement.

Pour éviter les tracasseries, pour ne pas se mettre en lutte ouverte avec la loi naturelle, pour « avoir la paix », Victor continua à travailler. Rapidement, brillamment, il gagna ses grades universitaires. Comme il possédait quelque fortune, il s'empressa de la distribuer aux œuvres de bienfaisance, ne conservant que la somme strictement nécessaire à l'existence d'un homme exclusivement épris de calme et de solitude. Le destin voulut qu'à peine installé dans la bourgade de ses rêves, Victor se trouva en butte aux assiduités de la fille du maire de l'endroit. Pour ne pas avoir d'ennuis, il épousa la demoiselle. Et comme celle-ci était ambitieuse, elle n'eut rien de plus pressé que de le faire nommer conseiller général. Victor s'acquitta de son mandat avec un insurmontable ennui, mais au plus près de sa conscience. Enthousiasmés, ses concitoyens l'envoyèrent siéger à la Chambre des députés. Dès ce moment, Victor ne s'appartint plus. Et, bien qu'il les méprisât, les honneurs ne tardèrent pas à pleuvoir dru sur sa pauvre tête.

Dégoûté de l'existence et prêt aux pires extrémités, il fit néanmoins, pour se dégager de

l'étreinte, une tentative suprême. Il fonda le parti des « tranquillistes » dont la devise était : « Guerre aux fêtards ».

Immense fut le succès du nouveau groupement. Le programme du parti n'était pas élaboré que déjà les adhérents se présentaient en foule. Des banquets, des meetings, des réjouissances plus fantastiques les unes que les autres furent organisées. Les femmes s'en mêlèrent, et, transportées d'admiration, se réunirent autour de thés extraordinairement joyeux. Victor passait ses jours et ses nuits à apposer des signatures sur des cartes postales. Jamais il n'y eut autant de fêtes sur le territoire de la République. Les « tranquillistes » se montraient dans leur ardeur à organiser des festins et des comices plus enragés que les plus enragés « fêtardistes ».

Cependant la fréquence et la multiplicité des agapes populaires commençaient à inquiéter les esprits réfléchis. De timides protestations se firent entendre. On ne les écouta pas. Le peuple continuant à dépenser sans compter se trouva un jour endetté et de fort méchante humeur. Il se révolta et, pour leur apprendre à vivre, guillottina pêle-mêle « tranquillistes » et « fêtardistes ». Mais en vain Victor chercha-t-il à obtenir un tour de faveur pour monter sur l'échafaud et goûter enfin le repos.

Le seul qui réclamât la mort fut condamné à vivre !

Victor est aujourd'hui centenaire. Les reporters le poursuivent. Les photographes le harcèlent. Les étrangers se refusent à quitter le pays sans avoir vu l'homme dont la renommée a depuis longtemps franchi les frontières. Plus que jamais il ignore le repos. Un espoir lui reste cependant : celui d'être enseveli dans un coin reculé de l'humble cimetière de son village natal. Le gouvernement, hélas ! projette de lui faire des obsèques solennelles et de transférer ses restes au Panthéon.

Pauvre Victor !

M.-E. T.

LES SUISSES ONT-ILS LE

SENTIMENT DE LA NATURE ?

TELLE est la question que posait, il y a quelques années, M. Louis Wuarin, de Genève. Il y répondit par les lignes suivantes, extraites d'un article intitulé : *Le carnet d'un touriste en Suisse*, publié dans le « Noël suisse ».

« Dotés d'un pays aux splendeurs sans pareilles, les Suisses se montrent-ils sensibles à ses charmes incomparables ? Il est permis de poser la question sans offenser personne : c'est une vérité banale que l'habitude émousse les impressions, et Voltaire a remarqué que toujours du plaisir n'est plus du plaisir.

» Eh bien, nous sommes disposés à répondre par l'affirmative. Nous avons vu souvent les habitants de nos montagnes et de nos vallons s'arrêter un moment, non pas seulement pour faire admirer à d'autres le spectacle qu'ils avaient sous les yeux, mais pour l'admirer eux-mêmes. Il nous semble que, sauf quand ils sont éloignés de leur lieu d'habitation ordinaire, ce qui les retient c'est moins la magie des montagnes, des torrents troublés et des lacs reflétant le paysage que la nature vivante, les arbres élancés ou parés des premières fleurs du printemps, les oiseaux et leur chant. En chemin de fer, ils ne manquent guère d'aller occuper les banquettes des wagons placés à la vue. Leur visage reste calme ; ils laissent aux gens des villes les exclamations répétées et les longs commentaires explicatifs.

» Il y a lieu de regretter un peu leur mutisme, car il ne serait pas sans intérêt de pénétrer leur mentalité esthétique, de savoir ce qui les émeut. Un de nos amis débouchait du tunnel de Chex-

bres, dans le canton de Vaud, par le train venant de Fribourg. Le site est classique. Devant cette incomparable féerie du haut Léman ou lac de Genève — nous ne choisisons pas entre ces deux noms, ne voulant nous brouiller avec personne — devant ce merveilleux golfe de saphir enchassé dans les derniers chaînons des grandes Alpes, tout le monde restait bouche bée. Cependant un cultivateur de la contrée, à en juger par le costume et langage, mêle bientôt ses réflexions au concert d'enthousiasme : « Si c'était un pré ! »

» Autrement dit, magnifique, incomparable, mais que de terrain improductif ! Cela révèle une tournure d'esprit un peu bien utilitaire, dira-t-on, mais chacun n'a-t-il pas plus ou moins la psychologie de la position qu'il occupe ? L'habitant des campagnes est habitué à considérer le sol avant tout comme un capital productif. Un grand poète, Homère, appelait la terre la douce mère qui nourrit les hommes, mais il n'avait jamais, il est vrai, contemplé la vue du signal de Chexbres, où d'horribles industriels, hélas ! voudraient depuis quelques mois accaparer notre attention par de monstrueuses affiches !

» Nous sommes, décidément, en un lieu où la prose et la poésie se coudoient sans cesse ; mais peut-être la poésie n'existerait-elle plus sans l'éternelle compagne attachée à ses pas et lui servant de repoussoir. »

LOUIS WUARIN.

La solennelle bourrique. — Un professeur, en excursion scientifique avec ses élèves, rencontre un jardinier conduisant un char de légumes, traîné par son âne.

— Votre bourrique a l'air bien solennel, dit en passant le professeur, moqueur à ses heures.

— Que voulez-vous, fait le jardinier, qui connaissait son homme ; il est comme les professeurs, toujours comme ça !

Tête du maître et rires des élèves !

COMMENT ON LIVRE DE

SON « MOI » A AUTRUI

On parle en ce moment d'une nouvelle manière de nous révéler à nos semblables par la forme et le port même de notre dos.

Voici, à ce sujet, quelques lignes extraites et traduites d'un journal de la Suisse allemande : « Celui dont le dos est droit et bien formé a des qualités de caractère parallèles : il porte haut la tête, ne craint point de regarder la vie en face ; il est décidé, énergique et l'on peut se fier à lui. Même assis, il ne se courbe pas ; une impression de force physique et morale émane de toute sa personnalité ; en un mot, selon le terme populaire, « il a les reins solides ».

» Le dos de forme légèrement arrondie, qui se courbe facilement, accuse une faiblesse de caractère, une hésitation fatigante entre les désirs et les sentiments ; des forces de résistance limitées. En résumé, les possesseurs de ces dos seraient rarement de taille dans la lutte pour la vie. On les aurait remarqués à la plupart des mendiants, des vagabonds et des dévoyés. Le criminel a, généralement aussi, le dos bombé, pourvu d'épaules anguleuses, un peu surélevées. En revanche, le dos légèrement bombé de l'érudit, du rat de bibliothèque, a une toute autre forme ; elle se laisse difficilement décrire ; mais, par comparaison, saute à l'œil. Qu'on ait garde de s'y tromper ! !

» Que l'on se méfie surtout des dos étroits, légèrement bombés et pourvus, en même temps, de hautes épaules. On affirme qu'ils appartiennent à d'astucieux orgueilleux, sachant atteindre leurs buts de façon prudente et rusée.

» Enfin, le quatrième dos-type que l'on puisse silhouetter est droit, mais creux. Ses propriétaires portent fièrement la tête, font ressortir la poitrine très en avant ; leur confiance en eux-même est exagérée et, par là, ils courent le risque, tôt ou tard, durant leur existence, de faire naufrage, d'échouer, taxant aussi mal leurs propres faiblesses qu'ils déprécient leurs semblables... Avec une confiance sans borne en leurs capacités personnelles, ils s'imposent des buts à atteindre et des faits à accomplir non justifiés par leurs forces. » Voilà.

Il y aurait peut-être encore quelques dos-types à signaler et dix finesses particulières à chacun d'eux à relever !... En attendant, que l'on prenne ce que l'on veut des indications précédentes ; pour être parfois concordantes, elles ne doivent point être infaillibles... Elles sont cependant une preuve qu'il devient de plus en plus difficile de passer dans la vie en livrant seulement de son très cher « moi » ce que l'on en croit et, peut-être, voudrait livrer. Il paraît que tout, dans notre être, comme tout ce qui en émane — consciemment ou inconsciemment — nous révèle aux yeux perçants, aux divinations, aux déductions, non seulement des observateurs professionnels, mais aussi des profanes, des dilettantes qui courent les rues et épluchent le prochain... jusqu'à la moëlle. C'est une douche pour ceux qui se méfient toujours des autres ; ce sont les autres qui vont prendre le droit de se méfier d'eux, et parfois, c'est certain, ils auront plutôt raison ! Il doit y avoir une logique dans toute chose, et les maîtres de la pensée nous ont fait admettre que la « logique » était toujours une bonne chose, le tout serait de l'avoir bonne, ce qui, évidemment, est très épineux...

Les lignes de nos mains ont inspiré bon nombre de nos semblables. Grâce à elles, on nous dit ce que nous valons, ce que nous ne valons pas ; ce que fut notre vie, ce qu'elle sera ; on sait tout, enfin, tant elles sont indiscrètes, et nous sommes parfois obligés de convenir du vrai comme du faux des prédictions qu'elles nous valent...

Certains prétendent reconnaître les aptitudes humaines d'après la conformation du crâne ; d'autres portent jugement sur leurs frères d'après la direction, la forme, la place des rides sillonnant les visages ; d'autres, d'après la manière dont on rit, celle dont on marche, celles mêmes dont on tient son cigare et use ses souliers — ceci, sans le moindre axiome fourni par la cordonnerie dont les usures les plus fréquentes et quelles qu'elles soient, font la joie la plus légitime.

« Le style, c'est l'homme », répétons-nous innocemment après l'illustre père de cet axiome... Les graphologues du jour le font vaciller l'axiome ! Allez chez l'un d'eux, livrez votre calligraphie et il vous dira : « L'écriture c'est l'homme ». Il y a une légère différence.

La graphologie arrive à des résultats si remarquables, que certains seraient tentés d'écrire à la machine, leur vie durant, et ceux-là, peut-être, y auraient-ils les motifs les plus plausibles... L'écriture dite renversée n'est pas un paravent suffisant à opposer aux connaissances graphologiques, et leur cher « Moi » y perce quand même ! !

— Comment signez-vous votre nom ? Vos barres de t sont-elles élevées ? Vos lettres sont-elles rondes ou pointues ? Y a-t-il un espace entre chacun de vos mots ? Avez-vous des espaces dans les mots mêmes ? Y en a-t-il autant que de syllabes ? Comment faites-vous vos M ?

La graphologie est un art subtil, déductif et très intéressant. On y considère qu'une relation directe existe entre le cerveau, siège de la pen-

sée et de la volonté, et la main qui matérialise et fixe les traits. L'écriture est le résultat d'un mouvement, d'un geste ; on en observe surtout l'intensité, la forme, la dimension, la direction la continuité, l'ordonnance, avant de s'attacher aux détails particuliers. Elle rend des services, c'est incontestable. Dans certaines familles, on y a recours avant de sceller les pactes les plus tendres ; que les amoureux, les fiancés, les prétendants ne l'oublient pas ! Elle peut leur faire redescendre les échelons de la meilleure échelle, en révélant à leurs Juliette certains vilains travers que leurs déclarations et sourires d'amour n'a pas eu le mauvais goût de laisser passer. Ceci peut être de quelque utilité non seulement aux Juliette, mais aussi aux Roméo...

Un jour viendra-t-il où chacun écrira à la machine et où cette dernière verra frissonner d'horreur — vaincus par les progrès des siècles ? — les graphologues agonisants ? Serait-ce à souhaiter ? Oh ! mélancolie...

ANNETTE SCHÜLER.

Voyage économique. — Voulez-vous voyager en Allemagne, vous initier aux mœurs allemandes, à l'esprit patriotique des Allemands, aller jusqu'à Berlin sans quitter votre fauteuil, y visiter les musées, les arsenaux, les palais impériaux, les grands hommes, descendre dans les bas-fonds de la capitale — et il ne vous en coûtera que 20 centimes — achetez l'édition populaire du *Voyage au Pays des milliards*, de Victor Tissot, publié dans la Grande Collection nationale de M. F. Rouff, éditeur, à Paris.

Une grande rencontre. — Le Japonais Ywagatami ayant défié le célèbre Myaki, champion du monde de jiu-jitsu défit Cherpillod, auquel il veut disputer le titre de « Champion d'Europe ». Ce dernier relève crânement le défi. M. Lansac, directeur du Kursaal de Lausanne, vient de prendre en main l'organisation de ce match sensationnel, qui se déroulera en plein air, demain dimanche, à 3 ½ h., sur le terrain du Montriond-Sport, à la Pontaise. En cas de mauvais temps, le match aura lieu dans la grande salle de Tivoli, à la même heure.

La location est ouverte chez Mlle Pichonnaz, magasin de tabacs Jaton, place St-Laurent.

Au Kursaal. — La Direction passe, cette semaine, un programme de choix, dans lequel figure une vue de Pathé, unique. Il s'agit de *L'Assommoir*, le célèbre roman d'Emile Zola. Cette œuvre contient des péripéties amusantes et douloureuses qui en font le chef-d'œuvre du genre. *L'Assommoir* a été mis en scène avec un extraordinaire souci d'art et de réalisme. L'interprétation a été confiée à des artistes des plus éminents.

Lumen. — La direction du Théâtre Lumen annonce la représentation de deux grands chefs-d'œuvre : *Les Mystères de Paris*, d'après le célèbre roman d'Eugène Sue, et *La Leçon du Gouffre*, une pièce émouvante jouée en Suisse et à Territet, en particulier.

Ce nouveau programme a commencé vendredi.



LE DÉJEUNER
PAR EXCELLENCE

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Co.